

Société Mardi 16 mars 1999

Charcuterie fine

Par ,

ScannerPar Denis Duboule*

Dans le cochon, tout est bon. Surtout le cœur puisque, semble-t-il, c'est de cet abat que nos futurs transplantés devront se contenter, les bons palpitations propres en ordre et bien de chez nous étant malheureusement plutôt rares au rayon des pièces détachées. La perspective d'avoir recours à des organes d'animaux de boucherie pour pallier la rareté des greffons humains ne fait pas l'unanimité, c'est le moins qu'on puisse dire, et l'on peut s'interroger sur les inquiétudes soulevées par ces «xénogreffes». En effet, ce haut-le-cœur ne relèverait-il pas plus de l'animal utilisé que de la pratique elle-même? Qui parmi nous refuserait un cœur de biche? Un rein d'antilope? Mais un morceau de porc, bien vivant, à l'intérieur de nous-même, juste à côté de celui qui y sommeille; non merci. La guerre des truies aura bien lieu.

Le cochon a mauvaise réputation. Et pourtant, que d'abnégation dans l'atrium, que de grandeur dans la rosette. Malgré cela, le porc reste cet animal souillé, inférieur et sale, source inépuisable de locutions péjoratives et d'insultes racistes. Or, curieusement, la rhétorique utilisée par certains à l'occasion de ce débat nous rappelle parfois ce traitement injuste. Ainsi, faudrait-il redouter la «transgression de la barrière des espèces», se protéger contre l'invasion de virus porcins néfastes venant coloniser notre Heimat corporelle en s'attaquant à la pureté de nos gènes fédéraux.

D'un point de vue scientifique, la notion de «barrière des espèces» ne reflète que l'impossibilité biologique de se reproduire entre membres d'espèces différentes. Pour l'instant, rien n'indique que les patients cardiaques devraient s'acquiescer de cette tâche fastidieuse avec la future truie de leur cœur. Cette sacro-sainte barrière ne serait donc pas franchie. Pour le reste, on sait que les gènes du porc sont équivalents à ceux des gens qui les mangent et que ces mammifères tire-bouchonnés nous sont très proches, à la fois dans l'échelle de l'évolution et de par leur vive intelligence. Quant à la déferlante des virus, une solution simple qui a fait ses preuves: fixons un quota et établissons des fiches. Vous l'aurez compris, il faut réhabiliter le nourrain.

Dans cette affaire, un moratoire est sans doute la meilleure des solutions. Il permettrait d'évaluer calmement les problèmes scientifiques complexes que pose cette alternative de secours aux patients en attente d'organes. Mais dans tous les cas, les réactions des uns et des autres devraient être étudiées en détail afin de comprendre les raisons profondes de ces peurs viscérales alors que tant d'autres choses plus présentes mériteraient notre indignation et nos angoisses. En attendant, pour ceux d'entre vous qui aimeraient déjà goûter aux joies de la transformation cochonne et ainsi se mettre dans le cuir d'un futur transplanté, lisez donc Truismes** et plongez-vous dans les délices introspectifs de votre charcuterie intime. Garanti pur porc.

*Professeur d'embryologie à l'Université de Genève.

**Marie Darrieussecq, Ed. P.O.L.